

UNE ENQUÊTE DE KATE KOVACS

# EQUINOXE

CAROLINE TERRÉE

thriller

*À l'amour et au courage de ma mère.*

CSU. Trois lettres pour une réalité captivante : celle d'une unité de police confrontée au crime et à ses conséquences humaines. Basé à Vancouver, le CSU est dirigé par Kate Kovacs, un agent du FBI qui se bat également contre ses propres démons.

DANS LA MÊME SÉRIE

*Portée disparue*  
*Le Phénix*  
*Le Dragon rouge*  
*Mort blanche*  
*Le Prédateur*  
*Impact*  
*Sacrifices*  
*Équinoxe*  
*Vortex\**  
*Fugitifs\**  
*Démons\**  
*Loki\**

*\*titres à paraître*

[www.seriecsu.com](http://www.seriecsu.com)

© 2016, Caroline Terrée, pour le texte et la création graphique  
Droits internationaux et audio-visuels : Caroline Terrée  
[www.carolineteree.com](http://www.carolineteree.com) / [carolineteree@yahoo.com](mailto:carolineteree@yahoo.com)

ISBN : 979-10-95216-08-7 (édition papier)  
ISBN : 979-10-95216-20-9 (édition numérique)

CAROLINE TERRÉE

# EQUINOXE

CSU #08

LES ENQUÊTES DE KATE KOVACS

## PROLOGUE

*Ses yeux sont brillants de larmes. Le canon du Glock est plaqué contre sa tempe. Je ne vois plus que l'horreur de ce moment, figé dans la nuit.*

*– Laissez-le partir.*

*Ma voix tremble.*

*Le Beretta que je tiens à deux mains est une masse noire dans mon champ de vision. Une crosse que j'arrive à peine à serrer. Une gâchette sur laquelle je suis incapable d'appuyer.*

*Tête. Épaules. Des zones que je pourrais viser. Mais...*

*Il est là. L'homme que j'aime, retenu en otage par une silhouette cagoulée. Bras replié autour de sa gorge, un 9 mm prêt à l'exécuter.*

*J'ai du mal à respirer.*

*– Laissez-le partir. Ce n'est pas lui que vous voulez, c'est moi.*

*– Posez votre arme sur le sol et je l'épargne.*

*Je ne réagis pas. Je reste exactement dans la même position, à lutter contre la terreur qui a tout envahi, à regarder la scène comme si je n'en faisais déjà plus partie.*

*La Jeep sur le bas-côté. Le commando en formation serrée. Le froid qui fume dans la lumière des phares.*

*Si je baisse mon arme, j'ai une chance de le sauver. Si je la garde braquée sur... Le choix n'en est pas un.*

*Je serre les dents. Je me prépare à l'impact des balles qui va suivre. Et je passe à l'acte.*

*Je plonge mon regard dans le sien et il comprend.*

*– Kate ! Non !*

*Le bras se resserre autour de son cou. Le Glock s'enfonce encore plus contre sa tempe.*

*– Kate !*

*J'articule un « je t'aime » du bout des lèvres, suivi par un « je suis désolée » couvert de larmes, puis je décolle une main de la crosse.*

*– Kate. Je t'en supplie... Ne fais pas ça.*

*Il pleure. La dernière image que j'aurai jamais de lui, sans savoir si j'aurai réussi à sauver sa vie.*

*J'écarte les bras, le canon du Beretta pointé vers le ciel, et tout se mélange entre nous. Horreur. Résignation. Amour.*

*– Arme sur le sol !*

*Le Beretta tombe à mes pieds.*

*Détonation.*

*Je me réveille.*

MARDI 18 MARS



1.

BUREAU DE SUSAN ESTRADA

1275 HAMILTON STREET

22:07

– C'est toujours le même cauchemar ?

– Oui.

– Tu le fais souvent ?

– Assez.

– Depuis longtemps ?

Susan attend ma réponse, mais je n'arrive rien à dire. À la place, je fixe la plaque posée sur son bureau, la fenêtre remplie de nuit, mes doigts crispés sur les accoudoirs... Tout et n'importe quoi pour éviter son regard.

– Kate ?

Elle se penche un peu plus vers moi – comme pour m'extraire physiquement de mon mutisme –, et j'ai l'impression d'étouffer dans l'atmosphère feutrée de la pièce. Les lumières sont tamisées. Les murs et les meubles forment un assortiment parfait de couleurs chaudes. Mais je suis dans un autre monde. Du froid,

du noir, de l'acier.

– Kate... J'aimerais pouvoir t'aider. Tu m'as dit que tu dormais mal en ce moment. Tu as l'air épuisée. Mais si tu...

– Désolée. Je suis en train de te faire perdre ton temps. Il est tard. Tu as un fils et un mari qui t'attendent à la maison.

J'attrape ma veste et Susan pose immédiatement une main sur la mienne.

– Hors de question. Anthony dort depuis un bon moment, Dan sait que je dois rentrer tard, et tu n'es d'astreinte que dans une heure. Ce n'est pas le temps qui nous manque, ce n'est pas ça qui nous pose problème.

– Je sais. C'est moi.

Je me passe la main dans les cheveux et j'essaie de tout reprendre depuis le début. Fusillade de Shaughnessy<sup>1</sup>. Séances de thérapie recommandées par le VPD<sup>2</sup>, puis imposées par le FBI. Trois heures que j'ai choisi de passer avec quelqu'un dont je me sens proche – pas forcément le meilleur choix.

– Kate, écoute. On se connaît toutes les deux depuis des années, et je sais à quel point tu détestes parler de toi. Je sais aussi qu'il y a des choses dont tu ne peux pas parler, pour des raisons légales, parce qu'il s'agit d'enquêtes en cours. Mais ce n'est pas tout.

Elle hésite et mon malaise ne fait qu'augmenter.

– Il y a toi dans tout ça. La personne qui existe der-

rière le badge du FBI. Tu es peut-être devenue experte dans l'art d'écouter plus que de parler, ou d'esquiver les questions qui te gênent, mais tu sais aussi bien que moi que ça ne fait qu'aggraver les choses. Tous les signes sont là : anxiété, insomnie, isolement...

Je ne dis rien.

– Kate...

Sa voix devient encore plus douce.

– Tu viens d'abattre quelqu'un dans l'exercice de tes fonctions. L'homme en question a manqué de peu de t'exécuter, à bout portant. Au mieux, tu ne souffres « que » de syndrome post-traumatique. Au pire, la fusillade a réveillé de vieux démons en toi.

Elle me regarde droit dans les yeux.

– Kate, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je reste silencieuse.

– On parle bien de quelque chose qui a eu lieu *avant* que tu ne prennes la tête du CSU ?

J'acquiesce, plus par réflexe qu'autre chose.

– Ce sont donc des cauchemars que tu fais depuis quoi... Sept ? Huit ans ?

– Huit.

– Ils te réveillent à chaque fois ?

– Quasiment.

– De façon brutale ?

– Oui.

J'ai l'impression de courir un marathon. De brûler une énergie incroyable à contrôler mes réponses, à

lutter contre les tremblements qui cherchent à s'emparer de mon corps. Et Susan change d'approche en le sentant.

– Kate, voilà ce que je te propose... On garde les deux prochaines séances pour parler de la fusillade de Shaughnessy, et celle-ci ne compte pas. Je te promets de ne rien marquer dans ton dossier, de ne rien enregistrer, de ne prendre aucune note... Tu peux me dire tout ce que tu veux, ça restera entre toi et moi.

Son regard plonge dans le mien et ce que j'y vois me prend de court. Un mélange de détermination et de compassion. Quelque chose qui me fait hésiter.

– Kate, tu as ma parole.

Je me revois en sueur sur le bord du lit. À imaginer toutes sortes de scénarios où il est encore en vie. À vouloir passer ma main dans ses cheveux, poser mes lèvres sur les siennes...

Et je murmure un « OK » en guise de feu vert.

– Excellent. Règles d'interaction en premier... Tu as tous les jokers que tu veux. Tu peux refuser de répondre à certaines de mes questions, mais tu dois me dire pourquoi. Et souviens-toi : il s'agit d'une conversation privée, pas d'un rapport officiel de l'agent Kovacs.

– Bien reçu.

Susan referme son carnet et je sens une vague de panique m'envahir. Plus d'esquives, plus de non-dits. Les règles me semblent impossibles à respecter.

– Ça s'est passé où ?

– Près de Seattle. Sur une route isolée. En pleine forêt.

– Tu étais de service ?

– Non.

– Seule ?

– Non.

Ma voix est étrange. Plus basse qu'à l'ordinaire.

Cassée.

– Qui était avec toi ?

Je n'arrive pas à répondre.

– Kate ?

Je ferme les yeux et tout est de nouveau pareil.

Dernier soir...

Sa silhouette dans le hall des arrivées. La chaleur de son étreinte. La brume dans les phares de la Jeep. Cette impression unique d'être à la fois ensemble et seuls – isolés dans une bulle d'intimité, entourés de sapins et d'obscurité.

– Kate, qui était avec toi ?

J'ouvre les yeux.

– Aidan, l'homme avec qui je vivais. Il venait de me récupérer à l'aéroport de Seattle... Nous avons été attaqués sur la route, quelques heures plus tard. Et il est mort, ce soir-là.

Susan ne dit rien. Un nerf vibre dans le creux de sa joue, et quand elle reprend, je suis encore entre deux mondes.

– Kate, je peux te poser quelques questions sur lui ?

J'acquiesce et je serre les poings pour empêcher mes

mains de trembler.

– Vous viviez ensemble depuis combien de temps ?

– Six ans.

– Mariés ?

– Non.

– Enfants ?

– Non plus.

– Que faisait-il dans la vie ?

Ça me fait tellement bizarre de parler d'Aidan qu'il me faut un long moment avant d'arriver à articuler une réponse.

– Il écrivait des rapports pour la Croix Rouge. Témoignages de victimes, violence politique, catastrophes naturelles... Ce genre de choses. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés : à la fac, UV de victimologie.

– Vous habitiez à Seattle ?

– Non. Portland.

Ses questions deviennent de plus en plus difficiles.

– Je... Je venais d'être promue : antenne du FBI à Seattle. On s'apprêtait à s'installer tous les deux là-bas.

J'ai du mal à respirer et Susan pose son regard sur le bracelet tibétain que je touche du bout des doigts.

– C'est lui qui te l'a offert ?

– Oui.

– Il était bouddhiste ?

– Non, pas de façon religieuse. Mais il en respectait de nombreux principes.

– Comme ?

Aidan.

Décrire l'homme qu'il était. La personne qui n'existe plus à cause de moi...

Je remonte un genou contre la poitrine.

– Il aimait les choses simples. Vivre dans le présent... Faire de la randonnée, s'asseoir sur une plage face à l'océan, discuter autour d'un feu de bois... Il savait respecter la vie pour sa fragilité.

– C'est lui que tu vois dans tes cauchemars ?

– Oui.

– Mourir ?

J'acquiesce et du bleu acier se met à voiler mon regard.

– Il est mort comment ?

Je retiens mon souffle. Si je ne réponds pas maintenant, je ne le ferai jamais.

– Une balle dans la tête.

Mes mots n'ont pas l'air réels. Inadéquats, quoi que je puisse dire. Parce que rien ne pourra jamais pleinement décrire ce qui s'est passé ce soir-là. La peur. La texture du temps qui se dilate... La masse de détails et de sensations combinés, comme au ralenti.

– Tes cauchemars sont basés sur ce qui s'est passé ?

– Ça dépend...

– Quand il s'agit de versions différentes, qu'est-ce qui change ?

Je baisse la tête et je refoule une larme avec le pouce.

– Il ne meurt pas.

– Et toi ?

– Pardon ?

– Dans les cas où il ne meurt pas, tu survis aussi ?

– Non.

Je me tends encore plus en réalisant ce que je viens de dire.

– Kate... Dans tes cauchemars, vous ne survivez jamais tous les deux ?

– Non.

– Tu vois donc toujours les choses comme un choix entre ta vie et la sienne ?

– Ce n'est pas comme ça que je « vois » les choses, c'est comme ça qu'elles se sont passées.

Premier signe de colère dans ma voix. Je me concentre pour ne pas perdre le peu de contrôle qu'il me reste.

– Kate, entre ces différents types de cauchemars, lesquels sont les pires ?

– Ceux où je survis.

Je serre les dents en entendant ma propre réponse et j'essaie vite de la reformuler.

– Je veux dire : ceux où il meurt.

Trop tard. Susan me regarde fixement et je panique à l'idée de ce qui va suivre.

– Kate... Tu penses que tu aurais dû mourir ce soir-là ?

Je ne dis rien.

– Tu penses que tu aurais pu changer le cours des choses ?



- Oui.

- Arriver à sauver sa vie ?

- Oui.

- Au prix de la tienne ?

- C'est ce que j'ai essayé de faire, mais j'ai échoué.

Je ferme les yeux.

*Ne penser à rien.*

*Attendre le moment où je pourrai enfin sortir de cette pièce. Être seule. Dans le silence et la nuit.*

- Tu as été blessée ?

Je me force à rouvrir les yeux.

- Oui.

- Grièvement ?

- Trois balles dans le corps.

Susan réagit : un léger mouvement de recul, une expression de choc sur son visage... Et je fixe un point dans le vide alors qu'elle continue.

- Tu as été blessée avant, ou après, qu'Aidan soit tué ?

- Après.

- Où ?

- Poitrine, abdomen, épaule.

Tout est de nouveau là. La terreur, l'impuissance. Son corps sans vie, le mien paralysé sur la chaussée.

- Tu en as gardé des séquelles physiques ?

- Oui et non.

- Elles font partie des choses qui te réveillent la nuit ?

- Plus maintenant.

- Mais la fusillade de Shaughnessy n'est pas la seule

raison pour laquelle tu fais davantage de cauchemars en ce moment...

– Non.

Je change nerveusement de position sur le fauteuil.

– Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

– Rien.

– Kate ?

– Promis. C'est stupide.

– Sauf que ça peut difficilement être qualifié de « stupide » si ça fait partie des choses qui t'empêchent de dormir.

Elle se penche vers moi.

– Kate, tu t'apprêtes à faire huit heures d'astreinte, seule, en pleine nuit, alors que...

– Si je ne m'étais pas sentie capable de le faire, j'aurais appelé le Central pour qu'ils me remplacent.

Mon ton est trop dur, à la limite de l'agressivité.

– Susan, je suis désolée. Je...

– Pas de problème.

Je me replie sur le fauteuil et j'essaie d'ignorer la pièce qui semble se refermer sur moi.

– Tu en as parlé aux membres de ton équipe ?

– De quoi ?

– De ce qui t'est arrivé.

– Non.

– Ils ne savent *rien* ?

– Nick a quelques éléments, découverts par hasard.

C'est tout.

– Pourquoi tu ne leur as jamais rien dit ?

– Je ne sais pas... Au départ, c'était évident. Je venais de passer des mois et des mois entre hôpital et centre de rééducation. Je ne voulais parler de rien, à personne. Depuis, c'est plus compliqué... Il y a des moments où j'aimerais pouvoir leur en parler, mais d'une certaine façon, c'est trop tard. Quoi que je fasse maintenant, il y aura eu plus de six ans de non-dits entre nous. Rien ne pourra jamais effacer ça. Sans compter que... Il y a des choses dont je ne peux pas parler.

– Parce qu'il s'agit d'une enquête encore en cours ?  
J'acquiesce.

– La personne qui a tué Aidan est la même qui a ouvert le feu sur toi ?

– Oui.

– Elle a été arrêtée ?

Je ne dis rien, mais Susan lit le « non » sur mon visage.

– Tu peux l'identifier ?

– Je crois.

De la peur assombrit son regard.

– C'est ça qui t'empêche de dormir ?

– Non.

– C'est quoi ?

Elle attend et je finis par me lancer, ne serait-ce que pour lui prouver qu'il s'agit bien d'un détail sans importance.

– Le week-end dernier, c'était l'anniversaire de sa

mort. Le 16 mars. Ça faisait huit ans.

Je continue à toute vitesse, déterminée à mettre fin une bonne fois pour toutes au sujet.

– Je sais que ça ne veut rien dire, qu'il ne s'agit que d'une date sur un calendrier. Mais c'est toujours un jour de plus où il n'est pas là, où il me manque.

Mes yeux se remplissent de larmes.

Honte. Confusion...

Je ne sais plus ce que je ressens.

– Kate, tu penses qu'Aidan aimerait que tu fasses quoi ?

– Pardon ?

– Tu penses qu'il aimerait que tu fasses quoi, aujourd'hui, de ta vie ?

J'ai du mal à voir où elle veut en venir et tout me semble soudain insurmontable. Soutenir son regard, contrôler les réactions de mon corps, ne pas basculer dans un monde rempli de fantômes.

– Je ne sais pas.

– Si les choses avaient été inversées, qu'est-ce que tu aimerais que *lui* fasse, aujourd'hui, de sa vie ?

Je n'hésite même pas.

– Être heureux. Se concentrer sur le présent, garder les bons côtés de ce qu'on a vécu ensemble, et oublier les dernières minutes.

– Mais ce n'est pas quelque chose que *tu* peux faire ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est à cause de moi qu'il est mort.

– Kate...

– Je suis désolée. Je ne peux pas.

J'attrape mes clés de voiture.

– Kate, même si vous avez été attaqués « à cause » d'une de tes enquêtes...

– Je sais. « Ce n'était pas de ma faute », « Je n'avais quasiment aucune chance de le sauver ». Mais j'aurais *pu* le sauver, et c'est tout ce qui compte. C'est un fait que rien ni personne ne pourra jamais changer.

Je me lève et je remercie Susan. Je fais comme si j'étais capable de contrôler ce qui me fait trembler des pieds à la tête et je sors de la pièce.

Froid de l'escalier. Deux rues à traverser.

La nuit qui m'enveloppe à l'extérieur est un soulagement physique.

J'entre dans la Volvo et je claque la portière.

Sur les vitres du véhicule, la dernière averse a créé d'étranges tableaux abstraits : des reflets sont figés dans de grosses gouttes de pluie, d'autres glissent lentement sur le verre. Le tout fait fragile, en suspens.

Je me demande si j'arriverai un jour à penser à Aidan sans me sentir coupable, à oublier son dernier regard, son corps figé sur la chaussée.

J'allume les essuie-glaces.

De l'autre côté du pare-brise, le flou se transforme en une vue cristalline des eaux de False Creek : une

pleine lune tellement basse qu'elle semble vouloir plonger dans son propre reflet...

J'attache ma ceinture et je rebranche mon portable. Je me prépare à affronter une longue nuit d'astreinte en enchaînant toutes sortes de gestes mécaniques. Plaque de police sur le revers de ma veste... Beeper à la ceinture...

Et quand je repose mes mains sur le volant, elles ont cessé de trembler.

MERCREDI 19 MARS

2.

PACIFIC STREET

WEST END

03:14

*Déploiement immédiat. 1767 McSpadden Street.*

Le message du 911 s'affiche sur l'ordinateur de bord et je fais passer mon portable en mains libres.

Première sonnerie : je branche sirène et gyrophaire.

Seconde : je mémorise l'adresse.

Troisième : je décroche.

– Agent Kovacs, CSU.

– Vous avez bien reçu vos coordonnées ?

La voix de l'opératrice est tendue, superposée à un fond sonore bien plus intense qu'à l'ordinaire.

– Affirmatif.

– Catégorie d'astreinte ?

– Officier supérieur. Vancouver-Centre. Rotation A1.

Elle fait une pause et une nouvelle ligne apparaît sous son message initial.

*Agent K. Kovacs / FBI-1511191.*



En une poignée de secondes, elle vient de me rendre responsable d'une affaire dont je ne sais toujours rien.

– Vous pouvez être sur place d'ici combien ?

Je fixe les cadrans du tableau de bord.

À cette heure-ci, la ville est une série d'artères désertes. Avec sirène et gyrophare, je dois pouvoir réduire de moitié les 16 minutes données par le GPS.

– Environ 8 minutes.

– Bien reçu.

L'opératrice a l'air soulagée et j'attends qu'elle continue.

– Voilà ce que nous avons...

Autour de la Volvo, le décor ne défile pas. Il se jette sous forme de reflets contre les parois du véhicule, réduit à des bribes d'information éphémères qu'il me faut enregistrer à toute vitesse, avant qu'elles ne disparaissent dans le flou de ma vision périphérique.

– Deux appels reçus. Le premier : passé par un homme d'un téléphone portable à 03:06 – demande d'aide d'urgence, appel non localisé. Le second : passé par une femme du 1767 McSpadden Street, déclarant ne plus arriver à joindre son époux. L'identité de la personne à qui appartient le portable et de l'homme porté disparu est la même : Anton Karloff, 59 ans.

– Pourquoi le premier appel n'a-t-il pas été localisé ?

– Deux scénarios possibles : 1) il a été passé d'une zone avec couverture limitée, 2) le combiné a été rendu inutilisable dans les secondes qui ont suivi l'appel. Dans

tous les cas, l'homme n'a pas indiqué l'endroit où il se trouvait et ne m'a pas donné le temps de le lui demander. L'appel s'est interrompu brusquement, et malgré plusieurs tentatives, je n'ai jamais réussi à rétablir de connexion.

– On sait où et quand Anton Karloff a été vu pour la dernière fois ?

– Oui. Sur le parking du CIS – Canlan Ice Sports –, centre sportif de North Vancouver, juste après 20:00. Il s'apprêtait à prendre le volant d'un...

Elle tape sur un clavier avant d'enchaîner.

– Pick-up Dodge, Ram 50. Noir. Numéro d'immatriculation : BFS-118. J'ai lancé un avis de recherche pour conducteur et véhicule. Je vous l'envoie dès qu'on a fini.

– C'est vous qui avez reçu les deux appels ?

– Non. Uniquement le premier.

– Qu'est-ce que l'homme a dit, exactement ?

– « À l'aide, s'il vous plaît... À l'aide. » Il a répété la même chose, à plusieurs reprises.

– C'est tout ?

– Non.

Il y a un blanc et je sens la tension monter à l'autre bout du fil.

– J'ai entendu une seconde voix. En arrière-plan.

– Qui disait ?

– « Achève-le. »

Mes doigts se crispent sur le volant.

– Vous pouvez me faire écouter l'enregistrement ?

– Pas dans l'immédiat. Nos services techniques sont en train de l'analyser.

Je m'engage sur Commercial Drive et les pneus de la Volvo crissent dans le virage à 90 degrés.

– Vous avez noté un accent ? Un ton particulier ?

– Oui. L'homme en ligne avait un accent slave assez marqué. La voix en arrière-plan était calme. Froide... Autoritaire.

Je négocie une nouvelle intersection et je continue.

– Description du second appel ?

– Passé à 03:11 par Helena Karloff de la ligne fixe de son domicile : là aussi, voix paniquée. La femme se serait réveillée en pleine nuit pour découvrir que son mari n'était pas rentré d'un entraînement de hockey sur glace. Selon mon collègue, l'appel était assez incohérent : interlocutrice en larmes, incapable de donner beaucoup de détails.

Deux informations se juxtaposent dans mon esprit.

– Helena Karloff a contacté la police *cinq minutes* après que son mari compose le 911 ?

– Oui. 4 minutes 52, pour être précise.

Feu rouge.

Je le brûle sans ralentir et je reprends.

– Vous avez déjà envoyé quelqu'un chez les Karloff ?

– Non. Deux patrouilles du VPD sont en train de quadriller la zone mentionnée dans l'avis de recherche. C'est tout pour l'instant.

– OK.

Sur l'écran du GPS, ma destination finale n'est plus qu'à quelques rues.

– Vous pouvez contacter les membres de mon équipe et les envoyer de toute urgence au CIS ?

– Je m'en occupe.

– Merci.

Je raccroche et je brûle un nouveau feu rouge.

Cette fois-ci, en accélérant.

## DANS LA MÊME SÉRIE

CSU #01 - PORTÉE DISPARUE

CSU #02 - LE PHÉNIX

CSU #03 - LE DRAGON ROUGE

CSU #04 - MORT BLANCHE

CSU #05 - LE PRÉDATEUR

CSU #06 - IMPACT

CSU #07 - SACRIFICES

CSU #08 - ÉQUINOXE

CSU #09 - VORTEX\*

CSU #10 - FUGITIFS\*

CSU #11 - DÉMONS\*

CSU #12 - LOKI\*

*\*titres à paraître*

[www.seriecsu.com](http://www.seriecsu.com)